

Les scies

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 24

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

après, 16 grammes d'orge germée, préalablement broyée, et mélangée avec 32 grammes d'eau froide et 3 grammes d'une dissolution de bicarbonate de potasse (11 d'eau pour 2 de bicarbonate). On met ensuite le vase dans de l'eau chaude et on le place dans un endroit chaud, jusqu'à ce que la bouillie ait perdu sa consistance et soit devenue douce et liquide comme de la crème. Au bout de 15 à 20 minutes, on remet le tout sur le feu, on fait bouillir quelques instants, et l'on tamise.

» Le lait artificiel, préparé de cette manière, renferme les éléments plastiques et respiratoires, à très-peu de chose près, dans la proportion de 10 à 38, comme le lait de la femme; porté à l'ébullition, il se conserve, en été, pendant 24 heures; il a une *concentration* double de celle du lait de femme.

» Un fait physiologique, digne de remarque, c'est que le lait artificiel, lorsqu'il est fait avec du bicarbonate de soude, perd beaucoup de ses propriétés utiles, tandis que le lait artificiel, fait avec de la potasse, donne une régularité parfaite à toutes les fonctions animales, telles que le sommeil, la digestion; le lait préparé avec la soude provoque diverses indispositions, circonstance qui fait comprendre le rôle important de la potasse dans le lait; ce dernier ne renferme pas, comme on sait, de sels de soude, si ce n'est une certaine quantité de chlorure de sodium. »

Les scies.

Il n'est point ici question de ces utiles instruments qui servent à préparer le bois de tant de manières diverses, mais bien de ces personnages dont les discours monotones sont dans leur genre aussi agaçants que le bruit produit par une scie en activité de service. C'est peu poli, il faut en convenir, de baptiser de ce nom ceux qui vous ennuiant, mais où trouver une expression qualifiant mieux ces gens dont on ne peut se débarrasser? Ces gens à marotte fixe ne sortant point de leur sujet favori, qui vous assassinent sans pitié et sans s'apercevoir que vous êtes excédé de les entendre. Qui ne connaît, par exemple, ces agriculteurs ou ces horticulteurs enragés, qu'on ne saurait aborder pour le temps le plus court sans qu'aussitôt la betterave, la luzerne, les tomates ou tout autre produit végétal ne devienne l'objet de la conversation. En vain cherchez-vous à insinuer que ce n'est point votre partie et que vous n'êtes nullement connaisseur dans ces matières-là; tout est inutile; vous devez subir l'histoire des succès et des revers de l'honnête ennuyeux qui vous parle et qui veut que, bon gré mal gré, vous soyez au fait de la meilleure manière d'engraisser rapidement la race porcine ou de faire fleurir des dahlias avant le temps prescrit par la nature. Faites-vous visite à l'un de ces amateurs forcenés, il est trop égoïste pour se prêter à traiter tout autre sujet qui pourrait vous intéresser, il faut que ce soit vous qui cédiez à ses goûts; vous devez visiter minutieusement son parterre, son potager, dont il ne vous fait grâce d'aucune plante, et vous terminez par la revue de ses espaliers, desquels vous apprenez l'origine, l'âge et le rendement; mais gardez-vous de croire que si l'un

d'eux porte des fruits parvenus à leur maturité vous serez invité à les goûter; on vous vantera leur excellence et.... c'est tout ce que vous en aurez.

Laissons-là la scie de campagne, si l'on peut l'appeler ainsi, pour nous occuper de celle que font certains individus passionnés de l'art militaire et de tout ce qui y a rapport. Elle est encore plus monotone et insipide que la précédente, qui, du moins, a pour base la belle nature, sa verdure et ses fleurs, tandis qu'il est fort aride d'entendre le récit infiniment prolongé des jours passés à l'école militaire, des farces qu'on y faisait, des *fédérales*, *tamponnes* ou *malles* formidables, suivies d'arrêts qu'on prenait et dont on se glorifie comme d'actions éclatantes. Si l'amateur en question a fait récemment un camp ou une campagne quelconque: oh! alors réjouissez-vous! vous entendrez des histoires fabuleuses qui n'arrivent qu'à lui seul, des prouesses héroïques dont le récit sera répété dix fois dans la même heure; vous serez promené avec le narrateur dans tous les endroits où il lui a plu de boire des chopes et des chopines; vous en saurez le détail innombrable, car, pour beaucoup de ces héros, cela fait partie essentielle des devoirs d'un vrai soldat; enfin, vous, qui êtes un homme pacifique, vous ne pourrez jamais avoir une conversation selon vos goûts, lorsque vous deviendrez momentanément la proie d'un de ces belliqueux personnages.

Passons maintenant à la scie en matière politique, qui se pratique surtout dans les établissements publics et, nuitamment, dans les caves, lors d'élections prochaines ou s'il y a dans l'air quelque symptôme révolutionnaire. Il est certain que, dans ces occasions-là, tout citoyen qui ne vit pas dans l'indifférence sur les affaires de son pays s'en préoccupera plus ou moins, aussi ne met-on point en cause les sages et modérés, mais ceux qui vont de lieu en lieu prenant les gens à part pour leur *scier* principes et opinions, au moyen de discours interminables qui tournent invariablement dans le même cercle. Ces beaux diseurs ont la rage, en tout temps, de parler politique, et il est à remarquer qu'en général ils sont opposés à l'ordre de choses existant, car, s'ils étaient satisfaits, la matière à discuter leur manquerait. Dans les moments de crise, leur goût dominant se donne largement carrière; on a peur de les rencontrer, tant ils sont habiles à vous accaparer, à vous retenir par un bouton de votre habit pour vous obliger à les écouter, en vous faisant croire qu'ils ont encore du nouveau à vous apprendre, tandis que c'est absolument les mêmes choses dont ils vous scient, les tournant et limant pendant un temps qui vous paraît d'une durée mortelle si vous faites partie des modérés en affaires publiques.

Bien d'autres marottes pourraient encore trouver leur place dans ce petit abrégé de la sottise humaine, mais laissons-les pour dire quelques mots d'une variété de l'espèce des scies, que l'on nomme tout crûment, dans le canton de Vaud, des *pedzes*, tandis qu'en France ce sont des *collants*, terme plus convenable, mais moins énergique que le premier. Les *pedzes* sont des êtres qui ne vous fatiguent pas par de longs discours, leur spécialité consiste à s'établir d'une manière si stable dans tel ou tel local et chez vous, par

exemple, qu'on dirait qu'ils sont rivés au siège qu'ils occupent. Souvent ils sentent eux-mêmes que leur présence a assez duré et qu'ils devraient se retirer, mais un charme magique semble les clouer à leur place avec tant de force, qu'ils ne savent où en prendre suffisamment pour s'en arracher. Ils ne sont point indiscrets par nature et, tout comme ceux qui les reçoivent, ils trouvent qu'ils devraient se décider à les quitter et, cependant, ils restent là, disant de temps à autre : « Il faut que je m'en aille, je devrais être parti depuis longtemps, » et cela comme une excuse à la longueur de leur visite. Ces pauvres gens ont encore un certain tact, mais craignez alors l'arrivée de ces *pedzes* qui croient vous charmer en s'établissant chez vous pour un temps indéfini, lorsque vous avez cent choses qui réclament votre présence partout ailleurs, qui s'obstinent à ne plus vous abandonner et avec lesquels vous devez vous montrer presque grossier pour vous en débarrasser enfin. Cette sorte d'importuns devrait bien se corriger pour que la sottise dénomination de *pedze* puisse disparaître du glossaire vaudois. S.

Nous recommandons à nos lecteurs, et tout particulièrement à nos lectrices, la charmante petite histoire dont nous commençons aujourd'hui la publication, sous le titre : *Pauvre Jacques*. Cette petite nouvelle, empruntée à l'*Album de la Suisse romande*¹, a tant de fraîcheur et d'intérêt, qu'après vingt-cinq ans écoulés, elle sera relue avec plaisir par ceux qui l'ont déjà lue dans le temps, et fera les délices de ceux qui ne la connaissaient point.

Pauvre Jacques.

Nouvelle valaisanne.

Le voyageur qui, au mois de juillet ou d'août, a la curiosité de monter jusqu'aux thermes renommés de Louèche, trouve là un singulier spectacle. Figurez-vous une trentaine de baigneurs des deux sexes, enveloppés d'un long manteau de flanelle, et assis, soit sur des sièges mobiles, soit sur les bancs qui règnent tout autour d'un grand réservoir formé de quatre compartiments carrés. — Errantes comme l'île de Délos, de petites tables flottent devant eux, et leur servent à placer un déjeuner, une gazette, une tabatière, un mouchoir ou d'autres objets de ce genre. Les dames valaisannes se plaisent à décorer ces cabarets mouvants d'une sorte de petit autel, embelli de fleurs des Alpes, que la vapeur de l'eau thermale a la propriété de rendre fraîches et brillantes lorsqu'on les apporte déjà fanées.

Le bain est entouré de galeries où se placent les amis complaisants, qui viennent distraire les malades, durant la longue et fatigante épreuve qu'ils se sont imposée.

En 1791, époque à laquelle je me trouvais à Louèche, la société était nombreuse et agréable ; on y comptait plus de 80 baigneurs, tant français, qu'allemands, italiens ou suisses de tous les cantons, parmi lesquels figuraient quelques dames fort aimables. Aussi la gaieté régnait-elle dans le bain, où chacun faisait de son mieux pour en abrégier la durée par les charmes de la conversation.

Vers le milieu de la cure, temps auquel on prolonge les séances

¹ Cet ouvrage, magnifiquement illustré, qui parut à Genève, dès 1842 à 1847, chez M. Gruaz, éditeur, est une des plus belles publications qui se soient faites en Suisse. La collection (5 vol. grand in-4°), dont il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires, se vend au prix de 22 fr. 50, chez M. Blanc, libraire à Lausanne. Les volumes 3, 4 et 5 se vendent séparément 5 fr.

jusqu'à quatre ou cinq heures pendant la matinée, et autant l'après-midi, un Parisien fort enjoué fit la proposition d'obliger chacun à la ronde à chanter des couplets, dire des vers, ou conter une anecdote, selon son propre choix ; ce qui fut extrêmement applaudi par la société. On le pria de commencer lui-même, et le baigneur complaisant récita avec beaucoup de goût le morceau, encore inédit alors, où Delille peint les plaisirs et les occupations des malades dans les thermes où ils se trouvaient réunis.

La voisine du récitateur était une jeune dame de Vevey, douée d'une voix fort agréable ; on la somma de remplir sa tâche par une romance, et après les excuses et les instances d'usage, elle chanta, avec une âme et une grâce parfaites, une romance nouvelle, peu connue encore, mais qui, par sa touchante simplicité, était destinée à une célébrité populaire, comme toutes les compositions de ce genre, écrites avec nature et sentiment ; c'était : *Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi*... Les applaudissements furent prodigués à la chanteuse ; on la pria même de répéter sa romance, ce qu'elle fit avec la plus grande complaisance.

Le chant terminé, un officier du régiment de Courten, qui se trouvait au nombre des baigneurs, prit la parole et dit : — L'intérêt que ces couplets inspirent à notre aimable réunion sera sans doute augmenté lorsque je lui aurai fait part d'une circonstance qu'ignorent probablement la plupart des personnes qui la composent ; c'est que le héros de la romance, le *pauvre Jacques*, est Valaisan, ainsi que sa maîtresse, aujourd'hui son épouse, et qu'ils habitent tous deux à quelques pas d'ici.

A ces mots, la curiosité de l'auditoire fut vivement excitée, et plusieurs voix répétèrent simultanément :

— En vérité ?

— Oui, poursuivit l'officier ; en suivant les bords de la Dala, et un peu au-dessus du hameau appelé *Inden*, vous avez bien remarqué ce singulier passage où huit échelles superposées forment une partie de la route unique qui conduit à l'Alpe voisine : sur cette Alpe est un bon et joli village nommé *Albinen* ; c'est là la patrie de nos deux époux ; c'est là qu'entourés de leur naissante famille, ils vivent parfaitement contents, et toujours amoureux. — Je vais vous raconter leur histoire, qui est aussi simple que les mœurs du pays qu'ils habitent, et, si vous le permettez, cette narration servira à payer ma dette, car n'étant ni chanteur, ni récitateur, je me trouverais, sans cette ressource, peut-être assez embarrassé à m'acquitter.

Après ce petit préambule, notre officier commença en ces termes :

« Le roi de France ayant acquis, il y a quelques années, la belle maison de campagne que la princesse de Guéménée possédait à Montreuil, en fit présent à sa sœur chérie M^{me} Elisabeth, qui déjà depuis longtemps venait l'habiter et s'y plaisait beaucoup. Cette excellente princesse vivait là sans faste et sans représentation, s'occupant beaucoup de l'embellissement de cette demeure, et plus encore, du bonheur de ceux qui l'approchaient ; heureuse, lorsque dans ses recherches elle avait découvert une famille indigente, digne de ses bienfaits.

Ce n'était pas de simulacres de montagnes ou de grottes, de ponts sans rivière, ou de chalet sans troupeau, qu'elle s'amusa à orner son Rivière : aucune de ses récréations ne portait un caractère de futilité. Tantôt c'était la construction d'un vivier ou d'une serre, tantôt la plantation d'un panterre ou d'un potager ; elle se plaisait surtout à établir de beaux espaliers, et ses pêches étaient les plus grosses et les meilleures de Montreuil, lieu qui jouit, comme vous le savez, d'une grande réputation pour la culture de ce beau fruit.

Une prairie assez vaste se trouvant dans l'enceinte du domaine, M^{me} Elisabeth forma le projet d'y avoir une laiterie suisse. Elle donna elle-même le plan d'un bâtiment, à la fois simple et élégant, et d'une architecture bien appropriée à son usage. Je me trouvais alors à Paris, et comme j'étais en relation avec le concierge de Montreuil, à qui j'avais eu occasion de rendre quelque service, et que je devais retourner incessamment en Valais, c'est moi qui fus chargé de procurer à la princesse les hôtes de sa laiterie, c'est-à-dire six belles vaches, une jeune laitière, et un pâtre destiné à remplir les fonctions les plus pénibles de l'établissement.

Dès que je fus arrivé à Sierre, mon lieu natal, je m'occupai de la commission. Il me fut aisé de l'exécuter, car dans le domaine